– XXVII –

UN CAS PARTICULIER DE COPIE : LA TRANSLITTÉRATION*[1]

Lire et écrire à Byzance, le titre de cette table ronde est assurément un hommage à Herbert Hunger[2], ancien président de l'Association internationale des études byzantines. C'est aussi l'association de deux verbes qui n'ont pas exactement le même sens pour des byzantinistes : le paléographe y verra la copie d'un livre par un scribe de métier et sa lecture par le commanditaire, le diplomatiste y verra la transcription d'un document dans une chancellerie et son application par le destinataire, 1'éditeur d'un épistolier un échange de lettres entre deux correspondants, pour ne rien dire de l'auteur lui-même en train de composer son œuvre ; mais dans ces différents cas, l'ordre des opérations paraît inversé par rapport au titre de la table ronde.

Me limitant ici au cas du paléographe, je me propose de montrer que la situation du scribe est plus complexe : avec lui, lire et écrire sont le fait du même individu, un homme de métier, un spécialiste le plus souvent à haute époque, dont le travail mérite d'être analysé. Je présenterai ainsi les résultats de cette analyse avant d'aborder le cas particulier de la translittération, c'est-à-dire le passage de l'écriture majuscule, ou onciale, à l'écriture minuscule, opération délicate, occasion de fautes dont quelques exemples réunis ici seront ensuite commentés.

Selon une analyse attribuée à Alexandre-Marie Desrousseaux[3], qui fut directeur d'études de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, l'acte de copie comporte quatre étapes. La première consiste à lire une portion limitée du texte à transcrire ; les yeux sont alors fixés sur le modèle à reproduire. La seconde étape, pratiquement simultanée de la première, est la mémorisation progressive du passage, qui se fait au rythme de la lecture. Dans la troisième étape, avec un mouvement de la tête, les yeux se tournent vers la page à écrire et le copiste se dicte intérieurement ou, pour certains, à mi-voix, la portion de texte qu'il a mémorisée et que sa main – la quatrième étape commence – contrôlée par les yeux va transcrire sur la page.

* *Lire et écrire à Byzance*, éd. par B. Mondrain (Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance. Monographies 19), Paris 2006, p. 19-24.

1. Ce texte est celui que Jean Irigoin prononça au cours de la table ronde du XX^e^ congrès international des études byzantines ; il l'a confié à l'éditrice du volume sans pouvoir le retoucher pendant la maladie qui l'a emporté.

2. Herbert Hunger, *Schreiben und Lesen in Byzanz : die byzantinische Buchkultur,* Munich 1989.

3. Ainsi que le rappelle Alphonse Dain, *Les manuscrits*, Paris 1975 (3^e^ édition), p. 41.

20 À la différence du graveur qui reproduit, dans telle ou telle technique, le dessin qu'il a devant lui en l'inversant de droite à gauche, le scribe, tout en restant dans le même domaine graphique, passe alternativement du graphisme de 1'écriture du modèle aux sons de la langue, et de ces sons à un graphisme qui est le sien propre.

Dans le cas, attesté dans l'Antiquité mais apparemment inusité dans l'Empire byzantin, de grands ateliers où la copie se faisait sous la dictée, les quatre étapes sont partagées entre le chef d'atelier qui lit et dicte à haute voix, et le scribe qui mémorise le texte perçu par l'oreille et non plus par l'œil, et se le dicte intérieurement pour l'écrire.

Chacune des étapes de la copie est l'occasion d'erreurs (erreurs qui font à la fois le désespoir de l'éditeur d'aujourd'hui et la joie du philologue qui cherche à classer la tradition manuscrite d'un auteur). Reprenons ces étapes dans l'ordre.

La lecture du texte est sujette à deux types d'erreurs : l'œil, trompé par des mots identiques ou des suites de lettres se ressemblant, reprend sa lecture à un endroit proche de celui où il l'avait quitté, omettant le plus souvent une ou deux lignes, ou beaucoup plus rarement les répétant (l'expression « saut du même au même » est adoptée dans plusieurs langues) ; l'erreur peut aussi porter sur l'identification d'une ou plusieurs lettres, entraînant alors des confusions de mots.

Ces fautes de lecture sont mémorisées dans la deuxième étape et elles reparaissent dans la dictée, intérieure ou à voix basse, qui constitue la troisième étape. C'est entre la lecture et la dictée que se produisent les lapsus de type freudien révélateurs de la personnalité du scribe, de ses préoccupations ou tout simplement de sa lassitude. C'est entre la dictée et la quatrième étape, la copie elle-même, que surgissent les fautes d'orthographe banales, dues pour une large part à l'iotacisme. Dans la copie, le travail des doigts, de la main et du poignet ne répond pas toujours, dans des graphismes complexes, à l'intention de celui qui écrit, surtout quand il est fatigué.

Aux interruptions continuelles correspondant à la fin des portions de texte mémorisées viennent s'ajouter des interruptions techniques. Le scribe doit tremper son calame dans 1'encrier à des intervalles assez courts, son regard s'écartant à la fois du modèle qu'il reproduit et du texte qu'il est en train d'écrire pour se porter vers l'encrier. Lorsqu'il a achevé la transcription d'une page du livre qu'il reproduit, il doit la tourner pour en reproduire le verso. Enfin, le scribe interrompt son travail pour se livrer à d'autres occupations nécessaires au cours de la journée. Toutes ces coupures sont autant de distractions qui émoussent son attention et ne lui permettent pas de reproduire son modèle avec toute la fidélité souhaitable.

Après ces considérations générales, valables en tout temps, et pas seulement dans la période grecque ou byzantine, et nécessaires pour une meilleure compréhension du sujet de ma communication, j'en viens à ce